

ris, je partis pour l'Afrique, dans l'intention bien arrêtée de visiter toutes nos possessions avec l'infatigable curiosité d'un voyageur parisien qui a besoin de mouvement et d'émotions. Je passai huit jours à Alger sans aucun événement mémorable. Alger est depuis long temps ville française; elle n'offre presque plus d'intérêt artistique. Le génie arabe tend chaque jour à s'y effacer et à laisser le champ libre au génie des architectes, négociants et autres spéculateurs d'outre-mer; et pour peu qu'on lui enlève sa population juive et maure, Alger pourrait, dans quelques années, figurer aussi bien sur les côtes de la Manche que sur le littoral de la Barbarie. J'étais pressé de voir Constantine, où m'attendaient de nombreuses connaissances et où j'espérais trouver, dans toute son originalité, la physionomie caractéristique d'une ville arabe.

J'arrivai à Constantine au commencement du mois de mars: je fus accueilli et fêté par d'anciens amis de collège que j'avais depuis lors presque complètement oubliés; et je revis, après deux ans d'absence, mon cousin Jules de C... , le cœur le plus sincèrement affectueux que je connaisse. Dès le premier jour, nous visitâmes la Kasbah et le palais du dey, remettant au jour suivant une plus longue excursion à la recherche de quelques ruines du mont Mansourah. Nous voulions à tout prix, dans un accès de zèle artistique, retrouver quelques vestiges de l'antique Cirta, et ressusciter son cadavre après deux mille ans.

Le lendemain était un dimanche. Sans doute, comme on le verra par la suite de ce récit, quelque mauvais génie attaché à mes pas depuis que je foulais le sol africain, avait reçu mission de me perdre le jour du Seigneur. J'ai lieu de le croire; car, chacun des dimanches que je passai à Constantine, je me trouvai engagé dans des circonstances tellement critiques, que, si j'écrivais aujourd'hui ces lignes, c'est grâce au hasard miraculeux qui me favorisa. Nous partîmes de bon matin, tous à cheval, emportant des provisions pour l'alimentation de la colonie expéditionnaire, et des fusils pour le cas où quelque pièce de gibier passerait à bonne portée. Sur quelques vagues indications traitreusement données par un paysan arabe, peu passionné sans doute pour l'archéologie, nous nous engageâmes dans le mont Mansourah, et nous ne pûmes même retrouver la poussière de la vieille capitale du roi Jugurtha. Après bien des marches et contre-marches, nous découvri-

mes pourtant, sur un plateau dépouillé, quelques blocs de granit assez pittoresquement groupés pour abuser l'œil d'un observateur; mais ils avaient si peu forme architecturale, qu'avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvions un seul instant nous faire illusion sur leur origine et leur valeur historique.

Le soir arriva. Nous étions encore loin de Constantine, il fallut songer au départ. Notre petite troupe se débanda. Jules me fit prendre, pour rentrer à la ville, une longue avenue rocailleuse resserrée d'un côté entre des rocs escarpés, et de l'autre entre des collines semées de fourrés impénétrables. Nous étions à peine engagés dans ce chemin détourné, que ma chienne accourut vers nous, haletante et poussant des hurlemens d'effroi.

Sbâa! s'écria aussitôt Jules, d'une voix altérée.

Je ne savais encore d'arabe que les mots de l'usage le plus ordinaire, et j'allais demander à mon cousin la traduction française du mot en question, quand un rugissement épouvantable ébranla la colline de tamariniers dont nous avions jusque là suivi le pied. J'avais compris: sbâa signifie un lion.

Je ne puis vous dire tout ce qu'il y avait d'effrayant et de solennel dans ce rugissement formidable auquel répondirent, comme à un sinistre et sanglant appel, les glapissements éloignés des chacals. La solitude sembla tout à coup s'animer; et ce fut bientôt, de toutes les parties de la plaine, un effroyable concert de hurlements: au milieu desquels nous entendions la voix puissante du maître du désert se répéter au loin dans les vallons, puis s'affaiblir par degrés et s'éteindre enfin tout à fait, semblable aux derniers roulements du tonnerre. Nous étions seuls, dans un chemin étroit et difficile, à une lieue des premières habitations de Constantine. L'obscurité redoublait à chaque instant, et des nuages noirs, ancelés sur nos têtes, annonçaient une de ces tempêtes si fréquentes aux approches de l'équinoxe. Je vous laisse à juger si nous étions rassurés par un tel voisinage.

Les rugissements se rapprochaient de plus en plus. Nos chevaux avançaient avec peine, les oreilles dressées, les naseaux entr'ouverts, tous les membres agités d'un frémissement convulsif, interrompant souvent leur marche par de longs hennissements d'épouvante. Ma chienne s'était glissée en tremblant entre les pieds de mon cheval, gémissant par intervalles d'une voix